

# Jean Malaurie, oser résister

## INTERVIEW

**GRAND NORD** Les Mémoires du célèbre anthropogéographe racontent une aventure humaine hors norme autour du cercle polaire

Le dernier géant. Ainsi Jean Malaurie apparaît-il dans le *Dictionnaire amoureux des explorateurs* de Michel Le Bris. Un géant né le 22 décembre 1922 à Mayence (Allemagne), dont le regard s'est toujours porté vers le nord de l'horizon. Du Groenland à la Tchoukotka sibérienne, Jean Malaurie a, pendant plus d'un demi-siècle, arpenté le cercle polaire à la rencontre de ses peuples. Le 29 mai 1951, lui et l'Inuit Kutsikitoq devenaient les premiers hommes à atteindre le pôle Nord géomagnétique avec deux traîneaux à chiens. Jeune géomorphologue, l'étude de la pierre le conduit à vivre en immersion parmi les Inuit qui éveillent à l'animisme et au sacré. Une quête initiatique qui a fait de Jean Malaurie l'interprète et le défenseur de ce peuple lui ayant donné son surnom d'« homme qui parle avec les pierres ».

Parues le 20 octobre dans la prestigieuse collection « Terre humaine », ses Mémoires, *De la pierre à l'âme*, nous entraînent dans une aventure personnelle au milieu de décors grandioses. À la manière d'un Jules Verne, Jean Malaurie retrace son parcours et ses combats dans un texte faisant écho à notre actualité. Dénonçant la destruction de la faune et de la flore, le lien rompu avec le cosmos et l'assimilation des peuples racines, « sentinelles » de notre planète, *De la pierre à l'âme* couronne une œuvre monumentale ayant contribué à renouveler le regard que nous portons sur les peuples premiers et sur notre monde.

**Vous êtes né en 1922. Avez-vous le sentiment que le monde se porte moins bien aujourd'hui que lors de votre naissance ?**

Non, le monde se porte autrement aujourd'hui mais tout aussi dangereusement, comme si les humains avaient un besoin ancestral de vivre sous une permanente angoisse.

**Les Inuit ont façonné l'homme que vous êtes devenu. Comment ont-ils rencontré votre trajectoire ?**

Plusieurs signes de vie me semblent avoir orienté mon existence vers le Grand Nord : une promenade d'enfance sur le Rhin gelé à Mayence, des albums qui évoquaient les grands mythes nordiques, et peut-

être – surtout – la voix de ma mère qui me parlait des grands ancêtres highlanders écossais de sa famille.

**Dans vos Mémoires, vous écrivez que les Inuit vous ont poussé à « aller au bout de votre identité ».**

**Qu'entendez-vous par là ?**

Vivre dans la région parisienne ne me suffisait pas comme horizon d'avenir. Au cours de mes classes de philosophie, j'ai été choqué de découvrir que la pensée directrice qui m'était donnée pour modèle était gréco-latine et occidentale. Il en fut de même à l'université de Paris, faculté des lettres. J'aime comprendre. C'est mon défaut et j'ai très tôt saisi que l'homme qui a généré la diversité ethnique a une pensée riche de ses différences. La rencontre physique avec les Inuit ne m'a pas changé mais a transformé la connaissance que je croyais avoir de moi. Elle m'a permis de me reconnaître, de découvrir la mue passionnante que ces hommes et ces femmes m'ont fait vivre. Mon aspiration à aller vers le nord est profondément intuitive. C'est une sorte de retour à ma véritable identité. C'est mon milieu de Blanc « civilisé » qui a tenté de m'assimiler, de me changer, et non le contraire.

**Vos Mémoires s'intitulent *De la pierre à l'âme*. Quel lien établissez-vous entre ces deux éléments ?**

*De la pierre à l'âme* est le récit d'un vécu. Je ne suis pas, dans ce texte, un poète exprimant son imaginaire. Ce que le lecteur percevra, c'est la naissance d'un imaginaire enfoui, mis « sous cloche » par une déplorable éducation scolaire. Je suis passé de l'étude savante de la pierre inerte à l'animisme de la matière. Dans cet immense espace, il est une réalité cognitive qui reste à découvrir, ce que l'on pourrait appeler les structures élémentaires de la géomancie du sol et de l'inconscient de la matière. Elles s'expriment dans les figures géométriques des amas de pierres. Malgré le surnom qui m'a été donné, je ne parle pas avec les pierres. Ce sont les pierres qui me parlent ou plus exactement ont pour moi un souffle qui m'oblige à l'entendre comme si ce souffle participait au sens profond de ma vie.



L'anthropologue et géographe en 2018, à Dieppe (Seine-Maritime). FLORENCE BROCHOUR/SIGNATURES

« Décentrer son regard est essentiel, y compris sur soi, son existence »

**En 1942, vous recevez l'ordre du Service du travail obligatoire [STO] de partir en Allemagne. Refusant d'obéir, vous devenez réfractaire et rejoignez le Vercors. Oser, résister est le titre d'un de vos livres. Ce verbe, « résister », est-il le maître mot de votre existence ?**

Oui, sans doute. *Etiam si omnes, ego non* [« même si tous les autres, pas moi »]. Il faut oser résister. Dans le contexte universitaire, cela vous fait encourir des risques importants mais comme nous le savons tous, le renouveau ne vient jamais du centre ou de la doxa. J'ai voulu d'abord trouver puis donner un sens à ma vie et ne pas le trahir. C'est sûrement la raison qui m'a donné la force de ne pas me trahir moi-même.

**En 1955, vous fondez la collection « Terre humaine » chez Plon et publiez *Tristes Tropiques*. Le grand mérite de Claude Lévi-Strauss est, selon vous, « d'avoir décentré notre regard sur les civilisations ». Ce décentrement est-il une condition sine qua non pour l'étude d'un peuple autre que le sien ?** Rappelons cette célèbre remarque de Jean-Jacques Rousseau, notre

maître à tous : « Pour étudier l'homme il faut apprendre à porter sa vue au loin. » Décentrer son regard est essentiel, y compris sur soi, son existence, sa propre personnalité. C'est d'ailleurs à cet exercice indispensable que je me livre dans *De la pierre à l'âme*. Je songe notamment aux passages dédiés à mes premiers mois passés dans la région de Thulé et que j'appelle mon « trou noir ». Être enfermé où que ce soit quand on est vivant est une erreur absolue. Il faut s'observer à un état constant de lucidité sévère vis-à-vis de soi-même et de l'autre, des autres, et cela dans la durée. Ma vie est longue. Ces populations racines se révèlent au fil du temps toujours plus complexes.

**L'une des rencontres importantes de votre vie fut celle de Jacques**

**Chirac, dont la passion pour les peuples premiers a donné naissance au musée du Quai Branly. Il vous a proposé de participer à sa direction, pourquoi avoir refusé ?**

J'ai eu une relation avec Jacques Chirac plus amicale qu'intellectuelle. Notre premier lien a été « Terre humaine ». Il appréciait vivement le fait que cette collection, pour la première fois en France et même dans le monde, présentait à égalité la vie et les pensées d'hommes de milieux et de personnalités les plus divers – gens d'en haut et gens d'en bas. Considérés comme susceptibles d'être cultivés, sinon de la même manière avec les mêmes savoirs, du moins avec les mêmes valeurs d'intelligence. Ce n'est bien entendu pas moi qui ai sensibilisé Jacques Chirac aux valeurs des peuples premiers mais – il me l'avait exprimé – « Terre humaine ». Cette collection lui a suggéré l'idée de mettre, pour la

dans le monde, ils subissent très largement les effets néfastes du changement climatique et d'un développement qui se veut certes de plus en plus soutenable mais qui se révèle encore trop souvent irresponsable. Ils s'y opposent avec détermination comme le montre le résultat des dernières élections groenlandaises, dont

« J'essaie de ne pas être infidèle au sens que j'ai donné à ma vie »

enjeu principal était l'exploitation des ressources minières du pays. Le surtourisme est un autre problème

**Les peuples autochtones, affirmez-vous, ne sont pas en arrière de l'histoire, mais « en réserve », et capables d'apporter aux nations dites « avancées » un second souffle. Qu'est-ce qui fait la force de ces peuples ?**

Première leçon : maîtriser son souffle à tous les sens de l'expression. Il y a chez les peuples racines une perception qui leur permet de percevoir mentalement les forces invisibles qui retiennent en ordre la matière et la fait vivre. Cette réalité primaire est consensuelle, comme je l'explique dans mon ouvrage. Ces hommes, grâce à leur imaginaire, disposent d'une intuition immédiate de l'immatériel que nous n'avons plus, hélas, nous, hommes de raison. Depuis Descartes, notre regard rationnel d'Occidental nous interdit cette intercommunication. L'homme occidental a comme coupé son cordon ombilical avec Terra Madre, l'esprit de la Terre. Un imaginaire qui faisait vivre l'humanité



Jean Malaurie lors d'une de ses expéditions polaires chez les Inuit, vers 1951. INA JEAN MALAURIE

première fois au niveau qu'elles méritent, les spécificités intellectuelles du monde primitif, ses visions artistiques en particulier, mais je n'avais malheureusement pas le temps de m'engager avec lui dans cette œuvre ambitieuse.

**La situation de l'Arctique est aujourd'hui critique. Les pôles se réchauffent trois fois plus vite que le reste de la planète. Comment les peuples racines luttent-ils contre le réchauffement planétaire ?**

Nous sommes à un moment crucial de l'avenir, même si je ne veux pas croire que, bientôt centenaire, je vais peut-être assister à la fin du monde. Les peuples premiers nous montrent dans leur sagesse millénaire qu'un rapport autrement plus respectueux avec l'environnement est possible. Dans le Grand Nord comme ailleurs

majeur qui les préoccupe toujours davantage, notamment à Ilulissat, site surfréquenté classé patrimoine mondial par l'Unesco. La conscience des peuples premiers ne décidera certes pas seule de l'avenir du monde mais nous serions bien avisés de nous inspirer de leur expérience.

**Comment leur venir en aide ?**

L'avenir des peuples ne doit pas être dicté par d'autres peuples. Il y a aujourd'hui des personnalités autochtones exceptionnelles qui défendent leurs droits et leurs valeurs aussi bien, si ce n'est beaucoup mieux, que leurs peuples de tutelle. Je pense à Aqaluk Lyngge au Groenland, le sénateur Charlie Watt au Canada, ou encore des auteurs comme Tomson Highway ou Niviaq Korneliusson, parmi tant d'autres.

d'une énergie radiale. Nous, les explorateurs occidentaux, sommes orphelins et comme perdus sur cette Terre dont nous ne percevons plus les lignes de raison.

**Comment l'Inuit perçoit-il l'homme occidental ?**

Il y aurait également beaucoup à dire sur ce sujet et ce que l'on appelle le « contre-regard ». Prenons d'abord ma propre expérience. En arrivant à Thulé en juin 1950, je n'ai pas rencontré des « mangeurs de chair crue » mais des hommes et des femmes qui vivaient des temps très difficiles, parfois aux confins de la famine à laquelle ils opposaient une singulière allégresse. C'est ainsi que j'ai découvert non pas des brutes préhistoriques, mais des « méditants contemplatifs ». « Je l'attendais », me dit le célèbre

chaman de Thulé, Uutaqaq, lors de notre première rencontre. Je ne connaissais personne. Uutaqaq est aussitôt venu m'accueillir.

Quant à la situation actuelle, n'oublions pas que la capitale du Groenland est une ville moderne avec toutes les infrastructures auxquelles nous sommes habitués en Occident. Mais il ne faudra pas perdre de vue le poids du passé colonial et les nombreuses souffrances révélées au public par des scandales comme ceux découverts récemment au Canada au sujet des écoles des missionnaires chrétiens, voire la persistance et l'impact de certaines attitudes vis-à-vis des autochtones que l'on ne saurait qualifier autrement que de néocolonialistes, à l'image de cette scène dans le nouveau roman de Niviaq Korneliusson, *La Vallée des fleurs*, où il est question d'un groupe de « touristes blancs » dans l'Est groenlandais qui ne regardent même pas par la fenêtre pendant leur trajet en hélicoptère.

**La Russie vous est proche : vous avez participé en 1990 à une grande expédition franco-soviétique en Tchoukotka, puis à la fondation de l'Académie polaire d'État à Saint-Pétersbourg. Est-il aujourd'hui possible de maintenir une coopération scientifique avec ce pays ?**

J'ai eu la chance de travailler avec les collègues russes à la fin du régime soviétique et sur un plan tout à fait spécifique, c'est-à-dire scientifique, et non pas politique. Mon idée de la fondation de l'Académie polaire a cependant aussitôt séduit les compagnons de Mikhaïl Gorbatchev. Il s'agissait de créer un lieu de formation et de réflexion pour les étudiants autochtones du Nord russe et sibérien afin de les préparer à occuper des postes à responsabilités dans leurs régions d'origine et d'encourager certains à s'engager dans la recherche. Je ne crois naturellement pas souhaitable de rompre à jamais la coopération scientifique avec la Russie, mais il est entendu que les liens institutionnels avec nos collègues russes ne peuvent pas être maintenus actuellement. Ne m'exprimant que du point de vue de la recherche, la situation est désastreuse quand on pense à l'urgence absolue de lutter contre le changement climatique, et donc la nécessité de mener des campagnes de recherche de grande ampleur à l'échelle internationale. Toutes les relations avec nos collègues russes sont à l'arrêt sur le plan institutionnel.

**Vous vous êtes souvent dit guidé par un instinct primitif comme inscrit dans vos gènes. « Tout ce que j'ai fait d'important dans ma vie, ce n'est pas par ma "science", mais par ma prescience », écrivez-vous. Comment définiriez-vous cette prescience ?**

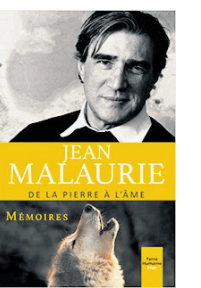
Ce que j'ose nommer ma « prescience » a été le mobile permanent de mon existence. J'ai voulu être libre. C'est la prescience sauvage qui m'a permis, dans cette liberté, de me retrouver dans le sens même de mon destin. Je crois profondément à cette sorte d'état interne de certitude qui m'oblige à agir. Je

suis l'obligé de mes compagnons, et notamment Uutaqaq, d'avoir donné un souffle et un sens à ma propre vie. Les décisions importantes de ma vie m'ont comme « impériativement » été dictées à la manière dont un chaman impose que telle ou telle décision doit être prise par ses compagnons ; et pourquoi ? Parce qu'elle a été ressentie avec force. Le chaman n'imagine pas. Il transmet ce qui lui est *naturellement* – et le mot est capital – quasi dicté. C'est prêter un langage à ces forces de l'environnement qui s'expriment à travers une sorte de voyance, de prescience.

**Après avoir tant œuvré, que vous reste-t-il à accomplir ?**

D'abord, mon œuvre n'est pas achevée puisque je continue à travailler, comme en témoignent mes pastels dont un certain nombre sera exposé à la galerie Orenda en octobre-novembre, puis à l'Institut océanographique - Fondation Albert I<sup>er</sup> de Monaco en janvier-février 2023. J'invite d'ailleurs vos lecteurs à découvrir l'impressionnante exposition « Mission polaire » au musée océanographique de Monaco, dans laquelle on peut voir quelques objets de mes collections arctiques et notamment le traîneau à chiens qui a permis à sir Wally Herbert de découvrir le pôle Nord en 1969. La donation de mes collections à Monaco, que le prince Albert II a bien voulu accueillir au sein de son musée – et je tiens à le remercier dans vos pages –, a été accompagnée par la création de l'Institut Malaurie à l'université de Versailles Saint-Quentin-en-Yvelines, membre associé de l'université Paris-Saclay. L'Institut est dirigé par le professeur Jan Born, avec lequel nous préparons actuellement le quatrième volume d'*Arctica – Œuvres* de Jean Malaurie, à paraître chez CNRS Éditions. Un choix de mes pastels, accompagnés d'un texte, a été publié récemment par les éditions El Viso sous le titre *Crépuscules arctiques*. D'autres projets sont en cours et j'espère pouvoir les mener à bien. Puis-je vous assurer : comme pour chacun des hommes auxquels il est donné d'attendre la mort, j'essaie, de toutes mes dernières forces, de ne pas être infidèle au sens que j'ai donné à ma vie et, si je souffre, de n'appeler au secours que moi-même. ●

PROPOS RECUEILLIS PAR LAËTTIA FAVRO



DE LA PIERRE À L'ÂME JEAN MALAURIE, PLON (COLLECTION « TERRE HUMAINE »), 672 PAGES, 26 EUROS.